

L'ASSASSINAT DE FISK.

Les journaux n'ont parlé que de cela durant toute la semaine dernière. "Jamais dit le *Courrier des Etats-Unis*, depuis l'assassinat de Lincoln la ville de New-York n'avait été soudainement mise dans un tel émoi.

Il y a quelques mois, une femme, miss Mansfield, ancienne maîtresse de Fisk, dit-on, réclamait du fameux spéculateur millionnaire, une somme de \$45,000, qu'elle avait déposée entre ses mains. Fisk nia le dépôt et l'affaire fut portée devant les tribunaux par miss Mansfield et son amant Edmund Stokes, qui a tiré le coup fatal. Il paraît que la cause prenait une mauvaise tournure pour les réclamants, car Fisk prétendit que la partie adverse ne voulait que lui extorquer de l'argent et il réussit à prouver qu'elle voulait faire du chantage. C'est en apprenant qu'une poursuite allait être dirigée contre lui que Stokes prit la détermination de se venger de son ennemi.

Voici comment se passa le drame terrible, samedi le 6 janvier :

Vers 4½ heures de l'après-midi, la voiture de M. James Fisk, jr., suivait Broadway, se dirigeant vers l'hôtel Grand Central. A quelque distance derrière venait un coupé, qui s'arrêta à proximité de Bleecker street. M. Edward Stokes en descendit, et marchant rapidement le long du trottoir, s'enfonça dans le corridor principal de l'hôtel au moment même où la voiture de M. Fisk s'arrêtait devant la porte réservée aux dames. M. Fisk demanda au jeune garçon, gardien de cette porte, si madame Moss était chez elle. Il lui fut répondu que non, mais que Mlle Moss y était. Alors il traversa le vestibule et se mit à monter l'escalier, suivi du jeune homme. Comme il gravissait les premières marches, M. Stokes, arrêté au palier au-dessus, appuya un revolver sur la rampe et tira précipitamment deux coups sur M. Fisk, qui tomba en s'écriant : "Pour l'amour de Dieu, personne ici ne mesurera-t-il ?"

Un chirurgien, résident de Boston, qui se trouvait sur un palier supérieur, descendit en toute hâte au bruit des détonations, et soulevant M. Fisk, du bras duquel le sang s'échappait en abondance, lui demanda : Qu'y a-t-il donc ?—On m'a tiré dessus, répondit le blessé avec un effort évident.

D'autres personnes étant immédiatement accourues, M. Fisk fut porté sur un lit, déshabillé et examiné par un médecin qui constata d'abord que le bras avait été traversé de part en part par un projectile qui avait laissé un trou aussi gros que ceux faits par les balles des pistolets de marine; ensuite, qu'une deuxième balle avait pénétré dans l'abdomen, à trois pouces au-dessus et deux pouces à droite du nombril et avait déterminé une hémorrhagie interne. Ce premier examen achevé, le blessé demanda de l'eau-de-vie et de l'eau, but et pria le docteur de sonder sa blessure dans l'abdomen; mais la balle avait pénétré si profondément qu'aucun instrument de sonde ne se trouva assez long pour permettre d'en constater la position. M. Fisk dit ensuite au docteur Triplet :—Docteur, si je dois mourir, je veux le savoir. Je n'ai pas peur de la mort, mais, si encore une fois, je dois mourir je tiens à être prévenu d'avance.—Colonel, répondit le médecin, vous ne mourrez pas cette nuit, ni demain je l'espère.

Cette prophétie du docteur ne devait malheureusement pas se réaliser.

Une des personnes qui entouraient M. Fisk lui demanda encore :—Savez-vous qui vous a attaqué ?—Stokes, répondit-il.

Pour en revenir à M. Stokes, sitôt après avoir vu tomber sa victime, il avait rapidement descendu l'escalier, et en passant devant le propriétaire de l'hôtel, M. Powers, assis devant son bureau, lui avait dit : "On vient de tirer sur un homme, à l'entrée réservée des dames." Ces mots prononcés, il avait passé dans les salons de coiffure du rez-de-chaussée de l'hôtel, dont les portes de derrière s'ouvrent sur Mercer street. Mais son agitation avait éveillé les soupçons de M. Powers, qui le suivit en criant : "Arrêtez cet homme!" L'assassin se mit à courir, mais il glissa sur les dalles. Aussitôt, une demi-douzaine de messieurs qui étaient en train de se faire raser, s'élançèrent, la serviette sous le menton, sur M. Stokes, et le forcèrent à rester assis sur un fauteuil, en attendant l'arrivée du capitaine de police Burns, que M. Powers avait envoyé chercher.

Cet officier fut bientôt sur les lieux et mena aussitôt M. Stokes, avec un policeman de chaque côté, dans la chambre où était couché M. Fisk. Le capitaine demanda au blessé : "Est-ce là l'homme qui a tiré sur vous ?"—M. Fisk, ayant regardé un moment le prisonnier, répondit : Oui, c'est bien l'homme qui a tiré sur moi. C'est Stokes.

Au moment où l'identité du meurtrier venait d'être ainsi constaté, on apportait le pistolet dont il s'était servi et qu'une dame avait trouvé dans un des salons de l'hôtel, sous un fauteuil où M. Stokes l'avait caché.

Le malheureux Fisk est mort le lendemain à 10 heures, après l'extraction de la balle qu'il avait reçue dans l'abdomen. On a craint, pendant quelques heures, la vengeance des amis du défunt contre Stokes et son amante, la police fut mise sur pied pour les protéger.

Les funérailles de Fisk ont été magnifiques; 25 à 30,000 personnes se pressaient pour voir passer le cortège funèbre.

James Fisk était fils d'un colporteur, d'un pedlar, et a exercé cet état lui-même pendant quelques années. Se trouvant peu à l'aise sur ce théâtre, il se rendit à New-York, où des spéculations de tous genres le firent bientôt nager dans l'or. Arrivé au comble de ses désirs, Fisk devint administrateur du chemin de fer l'Érié, et principal actionnaire propriétaire du *Grand Opéra House*.

Fisk avait des qualités, mais il était le modèle de ces spéculateurs audacieux qui ont fait une si triste réputation à nos voisins. Faire de l'argent n'importe comment, était son motto. C'était un homme d'une intelligence remarquable, mais dénué de tout sentiment de morale et de religion. C'est lui qui faillit ruiner les plus riches spéculateurs de New-York en monopolisant tout l'or qu'il y avait sur le marché; il fit dans cette affaire, dans l'espace de quelques heures, plus d'un million de piastres.

Cette fin dramatique inspire aux journaux américains de tristes réflexions sur l'état moral de la société aux États-Unis. Quelques journaux vont jusqu'à insinuer que cette fin est le digne couronnement de l'existence criminelle de Fisk, et ils déplorent en même temps le fléau effrayant de l'assassinat aux États-Unis.

LE GRAND PAPE ET LE GRAND ROI.

PROPHÉTIES ET TRADITIONS ALLEMANDES.

On lit dans ce livre de prophéties dont nous parlions il y a quelque temps :

Les prophéties allemandes ont été imprimées à Cologne, en 1701, par les soins des moines de Wœrl (voir les Nos. du *Monde*, du 2 juin 1860, et de l'*Univers*, 6 août 1870). Anciennes et modernes, toutes ces prophéties concordent merveilleusement sur les points principaux que voici :

"Une guerre générale en Europe précédée de convulsions politiques et de guerres particulières.

"L'Orient et le Nord hérétiques luttant contre l'Occident et le Midi catholiques.

"La victoire définitive des nations catholiques sous la conduite d'un *Grand Roi* qui s'élève tout à coup et qui triomphe dans une grande bataille livrée en automne au carrefour du Boulevard, entre Wœrl et Cologne, en Westphalie.

"Durant la perturbation générale qui précède cette grande victoire, dévastations, massacres, meurtres des prêtres partout, et même en France, alors divisée en trois partis politiques.

"Après la grande guerre, où ce *Grand Roi* sera couronné empereur d'Occident, prospérité générale et unité religieuse."

Les prophéties disent que "c'est lorsque les femmes, dans leur orgueil ridicule, ne sauront plus comment s'habiller, et qu'on aura répandu beaucoup de mauvais livres et de mauvaises doctrines, que cette grande guerre et grande révolution arrivera." Elles entrent ensuite dans les moindres détails sur le *Grand Roi*. Elles disent "que le blanc sera sa couleur ainsi que celle de ses soldats, qu'il sera boiteux de la jambe droite et qu'il montera à cheval par le pied gauche."

Ce grand prince victorieux n'est nullement le roi Guillaume de Prusse, mais bien Henri de France, c'est évident. Les prophéties si connues du F. Hermann sur les destinées de la Prusse annoncent, au contraire, les plus grands malheurs pour le roi Guillaume, qui sera, disent ces prophéties, le dernier d'une race, et pour le royaume de Prusse, qui fondra, disent-elles encore, comme la neige au soleil.

Mais d'un autre côté, en même temps qu'elles nous parlent d'un grand monarque libérateur qui est l'attente traditionnelle du monde, elles nous annoncent que, "pendant le règne de ce *Grand Roi*, il y aura un *Grand Pontife* qui recouvrera son troupeau, que le loup ne tendra pas d'embûches au noble bercaill du Seigneur, que les antiques abbayes se relèveront, et que le clergé sera rétabli dans toutes ses vertus et ses antiques gloires."

TRADITIONS ET PROPHÉTIES POLONAISES.

La Pologne, cette nation martyre que le poète Krasinski nous représente comme le Christ dans sa voie douloureuse, a toujours entendu plus d'un Jérémie sortir de son sein pour lui prédire ses longues expiations et sa résurrection glorieuse.

C'est surtout avant le commencement de la lutte de Catherine II que le ciel lui prodigue les avertissements. Un vieillard de l'Ukraine, un autre paysan de Mohilew, prédisent ces épreuves et les miséricordes divines qui doivent les suivre. Un carme, l'ami des confédérés du Bar, ne leur cache pas les justices que la divine Providence va exercer sur la nation. Voici les admirables paroles du vénérable P. Marc, que nous trouvons dans les leçons de littérature d'Adam Michiewicz :

"Toi, ô Pologne, sous peu de temps, triste et sanglante, tu te coucheras sur un lit de cendres : tes perfides voisins te trahiront : un puissant monarque t'opprimera ; une guerre effroyable, engendrera pour toi de longues tortures ; tes fils innocents tomberont sans gloire ; tes prêtres et tes vierges seront persécutés ; tes églises seront dépouillées. Tous tes jours seront marqués par les crimes de tes oppresseurs et par les larmes des victimes. Ce seront les plus élevés qui auront le plus à souffrir ; sur eux, les maux s'abattront comme la grêle. Dieu usera de la sorte le roc de leur orgueil ; mais toi, ô patrie, tu te relèveras, tu deviendras l'ornement de l'Europe chrétienne ; car, ainsi que le phénix, tu renaitras de ton bûcher !"

Mais quel doit être l'instrument providentiel de cette résurrection ? C'est toujours, d'après les traditions, la France et son *Grand Roi*, et le temps de cette résurrection approche, puisque les mêmes traditions le fixent à l'époque de la canonisation de son illustre Bobola, qui vient d'avoir lieu à Rome aux dernières fêtes du Centenaire.

Le bienheureux Bobola lui-même, dans une de ses apparitions dont nous avons le récit authentique, dit au prieur des Dominicains de Wilna, qui le suppliait, en 1817, d'intervenir pour la pauvre Pologne : "Les temps ne sont pas encore venus, mais ils ne tarderont pas d'arriver ; regarde." Et il lui montra une grande plaine couverte d'innombrables bataillons ; toutes les nations étaient là combattant ensemble, mais les Français étaient à la tête. Le prieur ne comprenait pas ce que cela signifiait, le bienheureux Bobola le lui expliqua en ces termes : "Quand la guerre, dont vous voyez le tableau, aura fait place à la paix, alors la Pologne sera rétablie et moi je serai reconnu le principal patron. Confiance, vous verrez bientôt ces merveilles."

Or, le champ de bataille où se décidera le sort de l'Europe et la résurrection de la Pologne, ainsi que la part décisive que la France et son *Grand Roi* prendront à ce grand événement, sont indiqués plus haut dans la prophétie westphalienne.

PROPHÉTIES ET TRADITIONS ITALIENNES.

Toutes les traditions prophétiques italiennes se rattachent plus spécialement à la grande prophétie traditionnelle du *Grand Pape* et du *Grand Roi*. Les plus remarquables ont été découvertes dans les anciens manuscrits des bibliothèques ; on distingue, entre toutes, la prophétie Emilienne, qui fut trouvée dans les catacombes romaines. (Voir le recueil publié en 1859). On y voit les chefs de la révolution actuelle d'Italie désignés sous des termes énigmatiques. Le contexte prouve évidemment que les bœufs désignent les princes de la maison de Savoie. Qu'on en juge :

"Quand vous verrez, dit la prophétie Emilienne, le premier bœuf mugir, commencera le chancellement de l'Eglise, *claudicatio*. (Sous Charles-Albert, la conspiration contre l'Eglise fut plus accentuée.)

"Quand vous verrez l'aigle se liguer avec le serpent (Napoléon III avec la Révolution), commencera la grande persécution."

"Quand vous entendrez le second bœuf (Victor-Emmanuel) mugir, alors très grande sera la tribulation de l'Eglise.

"C'est à l'encontre du second bœuf et à l'encontre du serpent qu'arrivera d'Occident le Roi de grand renom qui doit détruire l'empire des Turcs. En ce temps-là, malheur à l'É-

talie ; trois armées fondront sur elle : l'une venant de l'Orient, l'autre du Nord, l'autre de l'Occident. Il y aura une telle effusion de sang, que l'Italie n'en aura jamais vu de pareille depuis le commencement du monde. Le *Grand Pontife* sera ramené par le *Grand Monarque*. Toutes les vertus re fleuriront dans l'Eglise de Dieu, surtout dans le sacerdoce. Puis la secte de Mahomet sera détruite, etc."

La prophétie dite l'acenticienne, parce qu'elle fut trouvée dans un manuscrit de la bibliothèque de Plaisance, et qui est en hexamètres latins, annonce les mêmes événements. Voici ce qu'elle dit :

"Vers la fin du dix-neuvième siècle, il y aura sur la terre de grandes guerres, la famine, la peste, des spoliations ; un *Grand Roi* s'élèvera pour anéantir le drapeau tricolore de la révolution française et rétablir sur leurs trônes les rois légitimes, et dans le même temps il y aura sur la terre un *Grand Pape* en qui brillera la justice et la sainteté."

DRAME DE FAMILLE.—NOUS LISONS DANS LE *COURRIER DE SAN FRANCISCO* :

Il y a environ un an, un ouvrier ferblantier nommé Miller épousa une femme qui le quitta six mois plus tard, sous prétexte qu'il ne subvenait pas suffisamment aux besoins de la communauté. Après avoir quitté le logis conjugal, la dame Miller alla demeurer chez les époux Keller, 214, rue Minna, où elle est restée jusqu'à présent. Dans la même maison, logeait également un autre locataire dont, s'il faut en croire une rumeur qui circule, Miller serait devenu jaloux.

Lundi ou mardi de la semaine dernière, Miller étant venu pour voir sa femme, et ne la trouvant pas, se mit à raconter aux époux Keller ses chagrins domestiques. Peu à peu, il s'échauffa, et se servit d'expressions si obscènes, que le sieur Keller se vit contraint de lui intimer l'ordre de sortir. Depuis, on ne l'avait pas revu.

Avant-hier soir, vers six heures et demie, la dame Keller ayant cru entendre du bruit dans la chambre occupée par Mme Miller, absente à cette heure, en informa son mari, et les deux époux se mirent en devoir de s'assurer de ce qu'il en était. Ils montèrent donc l'escalier qui conduit au premier étage, le mari s'étant armé d'un tisonnier, et la femme éclairant le chemin avec une lampe.

Ils arrivaient près de la chambre, lorsque la porte s'ouvrit soudain, et ils se trouvèrent en face d'un homme ayant à la main un pistolet avec lequel il fit feu sur la dame Keller. Cet homme était Miller.

La scène qui se passa alors fut plus rapide que la parole. La balle avait labouré le crâne de la dame Keller. Un second coup de pistolet tiré presque immédiatement par Miller, n'atteignit heureusement personne. Keller, voyant sa femme blessée, se précipita sur l'assassin, mais il fut renversé, et reçut presque à bout portant deux balles qui, par un hasard providentiel, ne le blessèrent que légèrement. Il se releva au moment où Miller, ayant déchargé son arme, prenait la fuite, et le poursuivit jusqu'au coin de la rue Quatrième. Là, Miller, fut arrêté par un policeman.

En se voyant prisonnier, il tira de sa poche une petite fiole qu'il porta rapidement à ses lèvres. Le policeman, remarquant ce mouvement, voulut s'emparer de la fiole, qui contenait, dit-on, de l'acide muriatique, il y réussit, non cependant sans s'être brûlé légèrement la main.

Miller fut alors rapidement conduit jusqu'à la pharmacie qui se trouve au coin des rues Folsom et Troisième, où une forte dose de magnésie lui fit rendre une partie du poison qu'il avait pris. Néanmoins, comme il paraissait extrêmement souffrant en arrivant au bureau de police, on prit le parti de le transporter à l'hôpital du comté. Il y était encore hier soir, dans un état qui laissait peu d'espoir de lui sauver la vie.

Il n'a fait aucun aveu ; mais il n'est pas douteux que c'est dans l'intention d'attenter aux jours de sa femme qu'il s'est introduit chez elle. On ne peut expliquer que par une erreur le coup de pistolet qu'il a tiré sur la dame Keller.

EXTRAORDINAIRE.

Les journaux de France racontent ce qui suit :

C'était le 7 octobre 1871, dans une petite ferme de la commune de Calabanac. La maîtresse de la maison était assise tranquillement, le soir, au coin de sa cheminée, lorsqu'elle entend tout à coup un bruit singulier et voit une pierre tomber de la cheminée dans son pot-au-feu. Une seconde pierre suit la première, puis une troisième.

Le mari arrive du travail et cherche à calmer les peurs de sa femme. Mais voilà que les pierres tombent d'un plancher parfaitement joint et forcent le mari à se rendre à l'évidence.

Le fermier, qui croit à une mauvaise plaisanterie, prend son fusil et fait le tour du logis pour surprendre le farceur. Ils ne voit absolument rien. Rentré chez lui, nouvel assaut de coups de pierres. Ces pierres étaient des cailloux et des débris de tuile.

Jugez de l'effroi de ces braves gens ! Le lendemain, même phénomène, pendant la matinée, le milieu du jour et le soir. On va chercher le curé.

Celui-ci, accompagné de trois personnes, se rend à la ferme.

Ils n'étaient pas à cent pas de la maison qu'ils sont, eux aussi, assaillis par des pierres, venant de toutes les directions, dans les conditions contraires aux lois de la pesanteur, perpendiculairement et horizontalement.

Aucune ne les touche, mais toutes les effleurent avec une précision étonnante. Dans la ferme, continuation du phénomène. On sonde les plafonds, les alentours, impossible de rien découvrir, on se retire. Ces braves gens vont coucher au village voisin. Pendant le trajet, une pierre atteint violemment le fermier à l'épaule. Des faits identiques se reproduisent trois jours de suite.

Le 11, le curé bénit la ferme. Pendant la cérémonie, les pierres tombent plus rarement. Le 12, le phénomène disparaît. On croit que tout est fini ; mais le 23 le sabbat recommence de plus belle. Une pierre brise la pendule, une autre la soupère des fermiers pendant leur repas. Cette dernière pierre paraît être tombée du plancher.

Nos gens n'y tiennent plus. Ils déménagent ; mais les mauvais esprits les poursuivent.

ans la nuit du 30 au 31 octobre, ils sont rossés de coups chez un de leurs voisins quoiqu'il y eût dix personnes couchées dans la même chambre. Les témoins ne sont nullement hallucinés.

Tout le canton de Cadours commente ces choses étranges, mais personne n'en peut donner l'explication. Le fait est qu'ici déroute toute imagination.